Juin 1810
Martainville
Le marin provençal, prologue de
La Peyrouse ou le voyageur autour du monde.

Théâtre II 236

LE MARIN PROVENÇAL,

PROLOGUE DE LAPEYROUSE,

OU

LE VOYAGEUR AUTOUR DU MONDE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Salle des Jeux Gymniques, (ci-devant de la Porte Saint-Martin), le Mercredi 13 Juin 1810.

PAR M. MARTAINVILLE.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais Royal, N°. 51, derrière le Théâtre Français.

1810.

PERSONNAGES.

ROSETTE, femme de chambre de madame Lapeyrouse.	Mad. Camus.
SABORD, matelot provençal.	M. Foignet.

La Scène est à Brest.

PROLOGUE

DE LAPEYROUSE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un salon en désordre ; on voit épars, de tous côtés, des ballots, des coffres, des malles, des valises, des cartons, etc.

ROSETTE, *seule, finissant d'arranger une malle.*

Ouf!.... je n'en puis plus... voilà un voyage qui m'aura donné assez de peine... et je reste encore... Après tout je n'en suis pas fâchée ; voyager est un plaisir, quand on sait où l'on va ; mais ma pauvre maîtresse, cette bonne Madame Lapeyrouse, si malheureuse, si intéressante, elle part pour chercher son mari, et dieu sait jusqu'où ses recherches la conduiront; au bout de la terre, et peut-être encore plus loin.

Air : *Il ne vient pas, où peut-il être ?*

Bravant, et fatigue et naufrage,
Pour chercher l'objet de ses vœux,
Ma maitresse tente un voyage
Dont le succès est bien douteux ;
Pour calmer sa douleur profonde
D'espoir seul son cœur s'est nourri
Il est beau de courir le monde,
Quand on court après son mari.

Peines, sacrifices, dangers. rien n'a pu l'arrêter... en vérité, ce trait d'héroïsme conjugal, fait honneur aux femmes de notre siècle... mais que dis-je ?

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Pour son époux, lorsque madame
Expose sa vie et son bien,

A pareil prix quelle autre femme
Voudrait courir après le sien ?
On pourrait plutôt en connaître,
Quoi qu'affectant de s'en cacher,
Qui voudraient voir le leur, peut-être,
Où madame le va chercher.

C'est aujourd'hui même que les deux frégates, destinées à cette expédition, vont mettre à la voile... Voici précisément les gens qui viennent chercher le reste du bagage.

(*Ici des valets et plusieurs matelots entrent et emportent les divers objets que Rosette leur indique.*)

N'oubliez rien, mes amis, ayez bien soin de tout ; ménagez les paquets les plus petits, les cartons surtout .. C'est l'essentiel... Heureusement j'ai une bonne tête... Sans moi, madame n'aurait emporté ni robes, ni chapeaux, ni chiffons... C'est comme si un soldat oubliait ses armes.

Air : *De bien cacher notre tendresse.*

L'impatience et le désordre
Ici règnent de toute part ;
Tous les jours quelque nouvel ordre,
Pour hâter l'instant du départ, (*bis.*)
Et pleine du trouble où la jette
Le soin de ce depart prochain,
Madame oubliait sa toilette...
Il faut qu'elle ait bien du chagrin.

J'aurais sans doute bien raison d'en avoir aussi, puisqu'en allant chercher son mari, madame emmène le mien, ou du moins celui qui allait le devenir... Et je ne puis lui en vouloir de sacrifier l'amour à la reconnaissance... Comblé des bontés de M. de Lapeyrouse, il na pas balancé un instant à retarder notre mariage, prêt à se conclure, pour être de cette expédition... Je crois que je l'en aime encore davantage, ce bon Sabord.

Air : *Ronde d'Aline.*

Enfant de la Provence,
Il en a la gaîté,
L'esprit, la pétulance,
Et la franche bonté;
C'est le pays
Des bons maris,
Le pays
Des bons maris.

SCENE II.

ROSETTE, SABORD.

SABORD, *qui a entendu la fin du couplet, surprend Rosette en répétant après elle.*

C'est le pays
Des bons maris,
Le pays
Des bons maris.

Grand merci pour la Provence, mademoiselle; l'éloge il est flatteur, mais il est juste, et j'espère vous le prouver un jour.

ROSETTE, *à part.*

Je veux le tourmenter un peu. (*Haut.*) Pour commencer vos preuves, vous me quittez la veille de notre mariage.

SABORD.

Eh donc, mademoiselle, auriez-vous mieux aimé que c'eût été le lendemain?

ROSETTE.

Au surplus, vous êtes bien votre maître. Je me contenterai de vous dire...

Air : *Bon voyage, cher Dumolet.*

Bon voyage,
Monsieur Sabord,
Au bout du monde arrivez sans naufrage;
Bon voyage
Monsieur Sabord,
Mais apprenez que les absens ont tort.

SABORD.

Vous savez bien qu'à vous avoir pour femme,
J'ai fait toujours consister mon bonheur,
Vous auriez tort de douter de ma flamme,
Mais à l'amour je préfère l'honneur.

ensemble.

SABORD.	ROSETTE.
Le voyage Que fait Sabord, De votre cœur doit avoir le suffrage : Le voyage Que fait Sabord, Auprès de vous ne saurait être un tort.	Bon voyage, Monsieur Sabord, Au bout du monde arrivez sans naufrage ; Bon voyage Monsieur Sabord, Mais apprenez que les absens ont tort.

ROSETTE.

D'ailleurs c'est ma faute... il fallait que j'eusse perdu la tête pour choisir un marin.

SABORD.

Ah! bagasse! que dites vous, mademoiselle Rosette, un marin... Mais c'est un trésor pour une femme.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Les gens qui vont sur l'onde,
Sont les meilleurs maris ;
Qnand ils courent le monde,
Femme règne au logis.
Jamais d'humeurs fâcheuses ;
Point de jaloux chagrin ;
Femmes, pour être heureuses,
Epousez un marin.

Prévoit-il un voyage ?
Il redouble de feu.
Sur le bord du rivage
L'espoir charme l'adieu ;
Les craintes sont douteuses,
Le plaisir est certain ;
Femmes, pour être heureuses,
Epousez un marin.

Le cœur plein de sa flame,
Il revient enchanté,
Pour lui toujours sa femme
Est une nouveauté ;

A ces courses nombreuses,
L'amour trouve son gain;
Femmes, pour être heureuses,
Epousez un marin.

SABORD.

Figurez-vous, si je puis contribuer de mes faibles moyens à rendre à la France mon brave capitaine! quelle joie! quel honneur... Je serai plus content de moi et plus digne de vous...

ROSETTE.

Puisse le ciel seconder vos efforts!

SABORD.

Dans tous les cas, on parlera joliment de lui, j'espère.

Air *de la Sentinelle.*

Lorsqu'aux regrets, aux vœux de l'univers,
On a tes droits, courageux Lapeyrouse!
On peut, au sein des plus affreux revers,
Braver encor la fortune jalouse.
Hélas! si, victime du vent,
Ton navire a peri sur l'onde,
Plus heureux que ton bâtiment,
Malgré le perfide élement,
Ton nom fera le tour du monde.

Ah! si vous le connaissiez!

ROSETTE.

Je n'ai pu avoir ce bonheur, puisque je ne suis au service de madame que depuis trois ans, et qu'il y en a six qu'il est parti.

SABORD.

Hélas! oui, six ans, à qui le dites vous?

ROSETTE.

Mais j'ai pu me faire une idée de ses vertus, par l'éloge que madame m'a souvent fait de lui, par les regrets qu'elle éprouvait de son absence, et le désespoir où l'a jettée la crainte de sa perte.

Air *du Vaudeville des trois Fanchons.*

Pour bien juger Lapeyrouse,
Il suffit d'être témoin

Des efforts de son épouse
Pour l'aller chercher si loin ;
J'admire cette conduite ;
Mais où trouver aujourd'hui
Un autre époux qui mérite
Qu'on en fasse autant pour lui ?

SABORD.

Il est tout trouvé, ma charmante future, et cet époux il est moi; mais j'espère bien ne jamais vous donner cette peine... mon pauvre capitaine... si juste, si bon, si généreux. C'était... c'était un homme, et brave. Ah ! tron dé diou, il fallait voir... c'était un plaisir de se faire tuer sous ses ordres.

ROSETTE.

Vous n'avez jamais eu ce plaisir-là, monsieur Sabord.

SABORD.

Ma foi, il s'en est peu fallu... dans la guerre d'Amérique, j'étais sur son bord, nous attaquons un anglais qui se défend comme un diable... feu de tribord, feu de babord, pon, pon, pon, un tapage d'enfer, c'était superbe, et il fallait voir le capitaine; le sabre à la main, commandant l'abordage, et tranquille comme dans sa chambre... pas plus loin de lui que je ne suis de vous, je reçois un biscayen qui me fracasse le bras gauche ; c'est une bagatelle !...

ROSETTE.

Une bagatelle !

SABORD.

Il pouvait m'arriver bien pis.

Air : *Le Magistrat irréprochable.*

La blessure eût été mortelle,
Que rien ne pouvait l'empêcher ;
Ce bras n'est qu'une bagatelle,
Puisque je ne suis pas gaucher. (bis.)
D'une perte qui nous honore,
Les regrets sont bien adoucis ;
Et le bras droit restait encore
Au service de mon pays.

Enfin, j'en guéris, grace à dieu et à notre chirurgien major qui est un fier lurron ; il est de mon pays... Je me rembarque avec de l'avancement... toujours sous monsieur de Lapeyrouse, nous ne pouvions pas nous quitter. Rembarqué que je suis, à la première affaire... ps... ps... je reçois une balle qui ne m'avait pas marchandé... là, juste au travers du corps... tron de diou, que je dis : ceci devient sérieux ; pour le coup, Sabord, mon ami, tu es un homme flambé... je le croyais comme je le disais au moins... j'ai traîné plus de trois ans..... J'apprends dans mon pays que M. de Lapeyrouse commande une expédition pour faire le tour du monde... je me dépêche de guérir tant bien que mal... et je viens de Marseille à Brest, à pied... il y a une trotte... A peine arrivé à bord de la frégate la Boussole, que montait M. de Lapeyrouse ; la fatigue fait r'ouvrir ma blessure... aie Marias ! j'étais comme un désespéré, j'avais le cœur navré... pour un rien je me serais flanqué à la mer ; mon capitaine me commanda de vivre... j'ai obéi... *Mon ami*, qu'il me dit ; il m'appelait son ami, *sois tranquille*, *tu sais que je t'aime*, il aimait les braves gens... *je ne veux pas que tu habites d'autre maison que la mienne*, *qu'à mon retour*, *je te trouve parfaitement guéri.* Je m'en souviendrai toujours... c'était au moment de son départ, le premier août mil sept cent huitante cinq....

ROSETTE.

Vous voulez dire quatre-vingt cinq.

SABORD.

Chez nous nous disons huitante, nonante, ça s'entend mieux... je le vis partir, et il fallut rester à terre comme un... il fallut rester. Madame m'emmena dans sa voiture, s'il vous plaît, à côté d'elle, me donna son médecin, son chirurgien, et depuis ce temps, que de soins ! que de bontés !

Ah ! si je n'allais pas de tout cœur au fin fond de l'enfer pour ces braves gens là, il faudrait que je fusse un lâche, un ingrat, un coquinasse...

ROSETTE.

Si vous aviez pu balancer, je ne vous aurais revu de ma vie.

SABORD.

Eh vive mademoiselle Rosette ! voilà parler en brave fille... Dans les commencemens, quoiqu'à terre, je voyageais avec mon capitaine.

ROSETTE.

Comment cela ?

SABORD.

A chaque nouvelle qu'on recevait de lui... eh vîte ! eh vîte !

Air : *ça fait, ça fait toujours plaisir.*

Les yeux sur une carte,
Je disais : le voilà,
Il faut bientôt qu'il parte,
Pour être tel jour là.
Je pouvais sur sa trace,
Au gré de mon desir,
Sans sortir de ma place,
Voyager à loisir.
Ça fait, ça fait toujours plasir.

Mais hélas ! depuis trois ans passés, plus de lettres, plus de nouvelles... Chaque jour, chaque semaine, chaque mois augmentaient nos inquiétudes et nos douleurs, enfin nous étions tous voisins du désespoir... quand, sur la demande de l'Assemblée nationale, et il faut voir comme on a parlé de mon capitaine, le roi a ordonné que deux frégates iraient à sa recherche, et c'est aujourd'hui même que nous partons.

ROSETTE.

Je ne le sais que trop.

SABORD.

Air : *Aux Montagnes de la Savoie.*

Guide notre marche incertaine,
Ciel, c'est toi que nous implorons ;
Fais nous trouver mon capitaine,
Et ses malheureux compagnons ;
Nos vaisseaux à la providence
Doivent leurs noms ; c'est la Recherche et l'Espérance.

ROSETTE.

Au moins vous n'aurez à craindre que les fatigues, et non de nouvelles blessures.

SABORD.

J'en emporte une qui ne guérira jamais ; c'est celle que vos yeux ils ont faite à mon cœur.

ROSETTE.

Comment donc, mais c'est très-galant pour un provençal...

SABORD.

Pour un provençal ! Tron de l'air !... Vous ne savez donc pas que la galanterie est un fruit de la Provence : ça y vient comme les olives.

(*On entend un coup de canon.*)

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Entendez-vous ? c'est le signal ;
Il faut rejoindre le navire.
Adjoussias.... quel mot fatal ;
En ce moment il faut se dire :
Le devoir m'arrache à l'amour,
Pour l'honneur je quitte ma belle,
Un marin peut-il être sourd, (bis.)
Quand le bruit du canon l'appelle ?

Ma chère Rosette, je ne veux, ni vous demande, ni vous faire des promesses de fidélité... vous me connaissez, je vous connais, ça il suffit... Mais avant de vous quitter j'aurais grande envie de deux choses.

ROSETTE.

Qui sont ?

SABORD.

D'abord... un bon baiser d'adieu.

ROSETTE.

Ça ne peut pas se refuser... prenez-en deux.

SABORD, *l'embrassant à deux reprises.*

Ah pecaire! qu'aco es bon... voilà une provision de plaisir pour toute la traversée.

ROSETTE.

Et la seconde chose dont vous avez grande envie?

SABORD.

Je n'oserais.

ROSETTE.

Quelle timidité pour un marin provençal!

SABORD, *chante*

Du moment qu'on aime
On devient si doux...

ROSETTE.

Parlez.

SABORD.

Ce serait la permission de vous tutoyer, au moins dans mes lettres.

ROSETTE.

Ce n'est que cela... oh! de tout mon cœur.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Sur le point de se marier,
Je crois qu'on peut bien se permettre,
Entre amans, de se tutoyer,
Surtout quand c'est dans une lettre;
Votre desir sera rempli.

SABORD.

Ah! que cette faveur me touche!
Si toi, sous la plume est joli,
Il est plus joli,
Oh! bien plus joli,
Cent fois plus joli dans la bouche.

ROSETTE.

Ah ! fripon... les voilà bien ces hommes ; laissez leur prendre un pied...

SABORD.

Eh bien, voulez-vous permettre que je te tutoie ?

ROSETTE.

Allons... va... je te le permets ; c'est le langage de l'amour.

SABORD.

Je n'en veux pas d'autre.

VAUDEVILLE.

Air : *Quand on a la paix du cœur.*

SABORD.

Si l'honneur, la reconnaissance
Aujourd'hui m'éloignent de toi ;
Ma Rosette, pour récompense,
Garde-moi ton cœur et ta foi.
Pendant le cours
De tant de jours,
Si j'éprouvais des instans de souffrances,
Tournant d'abord
L'œil vers ce bord,
Je me dirai : Rose pense
A Sabord.
Encouragé par ton image,
J'oublirai, grace à mon amour,
En pensant au prix du retour,
Les peines du voyage.

ROSETTE.

Ne doute pas de ma constance,
D'après ton cœur juge le mien;
Ni l'éloignement, ni l'absence,
Sur mon amour ne pourront rien;
Oui, jusqu'au port,
Mon cher Sabord,
A ton départ je veux te reconduire,
Puisse en ces lieux
Un vent heureux,
Te ramener, et sourire
A mes vœux;
Un marin, qui sur le rivage
Reçoit les adieux de l'amour,
Y doit voir l'hymen à son tour,
Au retour du voyage.

SABORD, *au Public.*

Il me souvient d'avoir ouï dire
Qu'un dieu tient les vents en prison;
Et qu'il peut, comme il le desire,
Donner le mauvais ou le bon,
Moi je le crois,
Puisque je vois
Le dieu des vents ici dans le parterre.
O dieu puissant!
Voici l'instant
De t'adresser ma prière
Humblement;
Daigne préserver de l'orage
Notre fragile bâtiment;
Si tu nous donnes un bon vent,
Je réponds du voyage.

Fin du Prologue.